

1995

Vive l'amour de Tsai Ming-liang

André Roy

Numéro 100, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23668ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (2000). Compte rendu de [1995 : *Vive l'amour* de Tsai Ming-liang]. *24 images*, (100), 12–12.

1995

VIVE L'AMOUR

de Tsai Ming-liang

En 1995, à plusieurs reprises, *24 images* a souligné la vitalité du cinéma asiatique, et notamment par un article en deux volets sur le cinéma de Hong-kong. Mais trois noms cependant retiendront surtout notre attention: Won Kar-wai, Hou Hsiao-hsien et Tsai Ming-liang. On doit avouer que parmi les œuvres de ce trio, celles de Ming-liang (*Rebels of the Neon God*, *Vive l'amour*, *La rivière* et *The Hole*) sont les plus surprenantes, à cause de leur captation à la fois inexorable et labile du temps présent et de ses lieux de passage et d'errance d'une beauté insistante, d'une étrangeté fasci-



nante et d'une délicatesse poétique. Des films qui tiennent à peu: à la récurrence de leurs motifs (l'eau, les appartements vides, les dialogues rares, les plans-séquences) et à des récits où il semble ne pas se passer grand-chose: les événements qui se produisent paraissent minuscules, banals et vains, et les personnages, seuls et muets, semblent programmés à ne répéter que quelques gestes nécessaires à l'attention de notre regard. Films aphasiques habités par des corps que l'espace terrorise, mais qui

lui résistent parce que fortement érotisés (et même homo-érotisés), accumulant une énergie secrète qui se propage dans un état d'apesanteur que le cinéaste recycle par flux imperceptibles et gracieux.

Vive l'amour confirmait donc en 1995 l'effet durable qu'avait imprimé en nous *Rebels of the Neon God*. Un récit inattendu de désirs ténus, fragiles, à propos de... , mais de quoi au juste? Un appartement vide squatté par deux garçons, dont Hsiao Kang interprété par l'acteur fétiche du réalisateur, Yang Kuei-mei, en slip ou nu (Ming-liang comme cinéaste du corps masculin), se lavant, urinant, se masturbant (Ming-liang comme cinéaste des fluides), qui surveille l'autre jeune homme et sa petite amie, agent immobilier. Rien et tout se passe dans cet appartement à vendre (Ming-liang comme cinéaste de la claustrophobie), la caméra étant là pour enregistrer les menus faits, les minimales paroles, les bruits quotidiens si incongrus. Elle saisit l'écoulement du temps, sa vidange — en un mot: le vide, l'étendue invisible du monde qui arrive par le hors-champ. L'étendue de la mort peut-être tant les personnages semblent être en deuil (de la vie, du monde, de l'amour) et cet appartement, leur tombeau. On peut dès lors affirmer sans crainte que *Vive l'amour* est un grand film mélancolique, semant quelque effroi entre une distance et une ironie distillées au compte-gouttes. Car on

l'aura également deviné: *Vive l'amour* est un film comique, d'un comique douloureux autant qu'euphorique, procurant une joie à la mesure des longs pleurs de la jeune fille à la fin du film — qui se déversent d'un seul coup dans nos propres yeux ébahis. ■

ANDRÉ ROY